

Mais à mesure qu'il avançait, sa surprise allait grandissant. Tout était changé dans la campagne. Là où il avait vu de jeunes arbres, s'élevaient maintenant des chênes séculaires. Il chercha sur la rivière le petit pont de bois rustique qu'il avait coutume de traverser ; il était remplacé par une solide arche de pierre.

Olaf pressa le pas, craignant de s'être mis en retard, gravit le petit sentier, tourna la prairie et s'avança vers le seuil du monastère ; mais celui-ci avait bien changé d'aspect : l'enceinte était plus grande, les édifices plus nombreux. Un petit platane qu'il avait planté lui-même près de la chapelle couvrait maintenant de son feuillage toute la large façade.

En passant auprès d'une fontaine qu'il n'avait jamais vue là, Olaf y aperçut le reflet de son image et frémit : son visage était tout ridé et ses cheveux entièrement blancs. Tout hors de lui, il sonna. Un jeune moine vint ouvrir ; Olaf ne le connaissait pas.

— Antonius n'est donc plus portier du couvent ? demanda-t-il.

— Je ne connais pas d'Antonius, répondit le Frère.

— Suis-je devenu fou ? dit Olaf, n'est-ce point ici le monastère de Sainte-Croix d'où je suis parti ce matin ?

Le jeune moine le regarda avec surprise :

— Il y a cinq ans que je suis portier et je ne vous connais point ; mais c'est bien ici Sainte-Croix.

Olaf promena autour de lui des yeux égarés. Plusieurs moines parcouraient les cloîtres, il alla à eux pour regarder leurs visages, mais il n'en reconnut aucun.

— Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu ? demanda-t-il. Mes Frères, regardez-moi. N'y a-t-il personne qui connaisse le Fr. Olaf ?

— Olaf, dit le plus âgé, oui, j'ai entendu dire aux plus anciens qu'il y avait eu autrefois ici un jeune Frère de ce nom. Un jour, il descendit dans la vallée, puis on l'attendit, mais il ne revint jamais. Depuis ce temps, il s'est écoulé un siècle entier.

Olaf jeta un grand cri, car il avait compris la leçon de la Providence. Il se laissa tomber à genoux, et joignant les mains avec ferveur :

— Mon Dieu, dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies du monde à celle du ciel. Un siècle s'est écoulé pour moi comme une heure à entendre chanter l'oiseau de votre paradis. Je comprends maintenant les joies éternelles. O mon Dieu, soyez bon et pardonnez à votre indigne serviteur.

Après avoir ainsi parlé, Fr. Olaf étendit les bras, baisa la terre et mourut.

(*L'Etoile Noëlisme*).